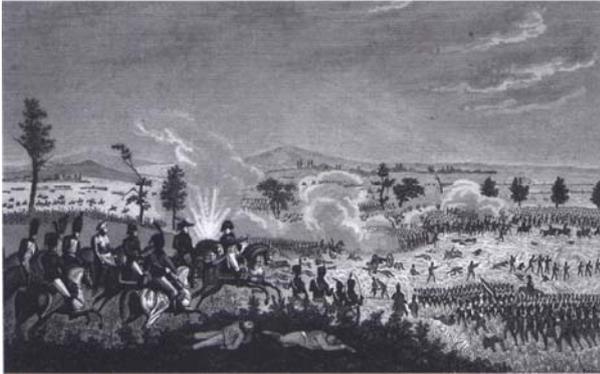


Fournier-Sarlovèze, le sabreur extravagant.

Remarquable officier de cavalerie légère, Fournier joint à sa bravoure un charme et des dons exceptionnels. Ils sont cependant gâtés par un esprit fantasque et un goût maladif de la démesure et de la provocation qui le privent à jamais d'une gloire qu'il ne cesse de poursuivre.

Bravoure, courage, audace sont des qualités qu'on ne peut dénier à aucun des chefs militaires de l'Empire. Pourtant, à voir comment ces hommes de bronze courbent la tête dès que le maître fronce les sourcils, on pourrait croire qu'il leur faut plus de cran pour affronter les courroux impériaux que les boulets de l'ennemi. Il en est pourtant un qui n'hésite pas à braver l'Aigle. La scène se passe à Fulde, le 26 octobre 1813, quelques jours après la bataille de Leipzig. Les affaires des Français vont mal et Napoléon a réuni ses maréchaux et ses divisionnaires pour un conseil de guerre. Le découragement et la lassitude se lisent sur tous les visages, mais nul ne souffle mot. Tout à coup, une voix s'élève, celle du général de division Fournier : « Sire, affirme celui-ci, je dis que vous perdez, vous et la France. » Cette brutale franchise vaut à l'impudent général d'être mis sur-le-champ en état d'arrestation et destitué de son commandement. Ce n'est pas la première fois que cela lui arrive...



* L'antipathie de Napoléon vis-à-vis de Fournier-Sarlovèze, causée par l'outrecuidance de ce dernier, a fait que ses faits d'armes, comme ici à Marengo, ne seront pas récompensés.

Il fait figure de petit prodige

François Fournier est né à Sarlat, en Périgord, le 6 septembre 1773. Son père est cabaretier et la famille n'est pas riche. Le jeune garçon, qui est l'aîné de sept enfants, révèle très tôt des dispositions exceptionnelles pour l'étude au point de faire figure de petit prodige. Confié aux moines de Gourdon, il confirme ses éclatantes qualités auxquelles il ajoute un don admirable pour le chant religieux et la pratique du latin. Mais s'il se montre en classe studieux, pieux et zélé, il révèle à l'extérieur un égal penchant pour les jeux violents et l'inquiétante manie de rosser ses camarades



* Portrait en pied de François Fournier-Sarlovèze en uniforme de hussard exécuté par Antoine-Jean Gros (Paris, musée du Louvre).

qu'il surclasse dans tous les exercices physiques. À quinze ans, François Fournier quitte le collège de Gourdon et entre comme petit clerc chez maître Levelle, procureur à Sarlat. Là encore, le jeune homme étonne son entourage en assimilant avec une stupéfiante aisance toutes les subtilités de la procédure, des ordonnances et des lois. Mais l'agitation révolutionnaire enfièvre la France et la chicane n'est pas la voie de François Fournier. Après un court passage dans la garde nationale sarladaise, le voici à Paris où il s'enrôle dans la cavalerie de la Garde constitutionnelle que l'Assemblée législative accorde au roi comme garde personnelle.

Le choix est paradoxal pour un garçon ne cachant pas ses sentiments républicains et que l'atmosphère de la capitale achève de transformer en un sans-culotte convaincu. Il démissionne donc rapidement et, bien qu'il n'ait que quelques mois seulement d'expérience militaire, il obtient grâce à des amitiés qu'il s'est faites dans les bureaux du ministère de la Guerre un brevet de sous-lieutenant au 9^e régiment de dragons en garnison à Vienne, dans l'Isère.

Un redoutable sans-culotte

Suspicion et délation sont deux armes dont n'hésite pas à user tout sans-culotte digne de ce nom. Fournier ne s'en fait pas faute, d'autant qu'il est très lié avec le sinistre Chalier, qui terrorise Lyon et sa région. Dès lors, il passe le plus clair de son temps dans les clubs où son aplomb et son talent de parole font de lui un orateur apprécié, d'autant qu'il ne cesse de dénoncer les officiers du 9^e dragons comme des ennemis du peuple. Ses sentiments jacobins sont si appréciés que, malgré la minceur de ses états de services, ses absences illégales et une sordide affaire de détournement de fonds de la caisse du régiment, il saute les grades de lieutenant et de capitaine pour être nommé directement chef d'escadron au 16^e chasseurs à cheval, à Reims.

Patriote vigilant, Fournier entretient une telle rage dénonciatrice que la vie des officiers du 16^e chasseurs devient vite difficile. D'autant qu'ils doivent renoncer à obtenir une réparation par les armes. Au sabre comme au pistolet, Fournier est en effet d'une force redoutable qui ne laisse aucune chance à ses adversaires. D'ailleurs, le duel est devenu pour lui une véritable manie et la liste est longue des malchanceux qu'il a envoyés ad patres. Il n'y a d'ailleurs pas que des militaires parmi ses victimes, mais aussi beaucoup de civils, des maris outragés pour la plupart, dont les épouses n'ont pas résisté au charme réel du jeune et fringant chef d'escadron. Beau garçon et splendide cavalier, Fournier rencontre en effet peu de résistance auprès des femmes. Il chante et danse à ravir. Son érudition, son brio, son insolence, sa causticité, les séduisent autant que son élégance raffinée. Mais tout a une fin. Le 9 Thermidor délivre la France de Robespierre et le 16^e chasseurs de Fournier. Il est destitué le 24 novembre 1794 et condamné à cinq mois de prison pour malversations.

Colonel du 12^e hussards

Il règne une telle déliquescence dans la France du Directoire que tout est possible pour qui sait oser. Rendu à la vie civile, Fournier n'a de cesse de se faire réintégrer dans l'armée avec son grade. Il y parvient au-delà de ses espérances, puisqu'il est nommé en 1797 colonel et aide de camp du général Augereau. Mais ce n'est pas assez pour lui qui ambitionne de commander un régiment. Justement, le 12^e hussards est sans chef de corps. Il pose sa candidature. Refus du ministère qui lui oppose sa trop mince expérience militaire. Alors, Fournier recourt à un stupéfiant stratagème. Il se rend à Compiègne, où le régiment tient garnison, entre comme chez lui au quartier, convoque les officiers auxquels il ordonne de rassembler les escadrons. Nul n'ose rien demander à ce superbe colonel tombé du ciel et qui une heure durant fait exécuter au régiment toutes les évolutions prévues au règlement de la cavalerie. Parfaitement commandée, la manœuvre est impeccable, les officiers sont ravis. Alors, Fournier leur révèle le subterfuge. Il n'est pas leur chef de corps, mais il ne tient qu'à eux qu'il le devienne. Tous signent une pétition au ministre pour demander Fournier. Le 22 mai 1799, il est nommé colonel en titre du 12^e régiment de



* La charge héroïque des cavaliers de Fournier-Sarlovèze brise la résistance des carrés anglais lors de la bataille de Fuentes de Onoro en Espagne.

hussards.

Tel est l'homme qui va maintenant s'opposer pendant quinze ans au Premier consul, puis à l'Empereur. Leur première rencontre a lieu le 28 mai 1800, pendant la seconde campagne d'Italie, la première campagne de Fournier. Depuis le début, le 12^e hussards assure l'avant-garde de l'armée et n'a cessé de se distinguer par sa brillante conduite. Un rapport du général Berthier indique que « la rare intrépidité de son colonel mérite les plus grands éloges. » Ces éloges, Bonaparte les adresse de vive voix à Fournier. Mais, reste de ferveur jacobine ou incommensurable vanité, celui-ci trouve le moyen de répondre au Premier consul par une outrecuidance. C'en est fait de lui. Fournier pourra désormais déployer toutes les facettes de son incomparable audace, Napoléon n'aura plus pour lui qu'antipathie et aversion.

Montebello, Marengo, le Mincio, trois victoires auxquelles le 12^e hussards, magnifiquement emmené par son colonel, prend une part éclatante sans que le nom de Fournier soit cité dans les communiqués.

« Ce jean-foutre de Bonaparte... »

De retour à Paris au début de 1802, il ne prend même plus la peine de dissimuler sa haine pour le Premier consul, laquelle, avec le temps, va se muer en idée fixe. C'est à cette époque qu'il devient l'amant en titre de la belle Fortunée Hamelin dont il ignore qu'elle est aussi la maîtresse de Savary et une indicatrice de Fouché, le ministre de la Police. Par elle, Bonaparte est au courant du travail d'agitation auquel Fournier se livre auprès des officiers mécontents et partisans du général Moreau, de même que des propos qu'il tient au cours d'un dîner chez le général Oudinot, où il se vante de « descendre d'une balle à vingt pas ce jean-foutre de Bonaparte »... Le comble du grotesque est atteint quelques jours plus tard au cours d'une représentation à l'Opéra. Fournier, qui est une fois de plus en situation d'absence illégale, y assiste en civil. Quand le Premier consul apparaît dans sa loge, il se lève, lui tourne ostensiblement le dos et, écartant les basques de son habit, lui présente son derrière... Le 16 mai 1802, le colonel du 12^e hussards est destitué et assigné à

résidence dans son département.

La disgrâce dure trois longues années, et c'est au général Lasalle qui a plaidé sa cause devant l'Empereur que Fournier doit d'être réintégré dans l'armée en mars 1805. Napoléon préférerait se passer des services d'un tel énergumène, mais il doit admettre que Fournier à l'étoffe d'un remarquable entraîneur d'hommes. Lasalle, qui commande une division de cavalerie, le prend à ses côtés comme chef d'état-major. Désormais, la carrière de Fournier ne va plus être qu'une alternance de faits d'armes héroïques et de stupides incartades, les secondes venant anéantir les effets des premiers. Le 25 juin 1807, l'Empereur le nomme général de brigade et, le 2 juillet 1808, le fait baron d'Empire. Au mois d'août de cette même année, Fournier se couvre de gloire en Espagne en défendant la ville de Lugo dans de telles conditions d'héroïsme que Napoléon est tout prêt à signer sa nomination au grade de divisionnaire. C'est alors que Fournier chasse à coups de sabre, parce que sa tête ne lui plaît pas, un nouvel aide de camp que lui envoie le ministre de la Guerre. Il est relevé de son commandement et attendra encore longtemps sa troisième étoile...

La charge héroïque de Fuentès de Onoro

Il ne la reçoit que le 11 novembre 1812, deux ans après la charge héroïque qu'il a menée à Fuentès de Onoro où sa brigade, composée des 7^e et 20^e chasseurs, a littéralement taillé en pièces trois carrés de l'infanterie anglaise, faisant deux mille prisonniers, dont deux généraux. Puis c'est la campagne de Russie et la défense magnifique des ponts de la Bérézina que Fournier assure à la tête de la cavalerie du 9^e corps du maréchal Victor et qui permet de sauver tout ce qui dans la Grande Armée peut encore se battre. C'est enfin la campagne de Saxe de l'automne 1813 où Fournier vient encore par sa stupide arrogance de s'attirer les foudres de l'Empereur. Cette fois, ce sera sans appel. Destitué, renvoyé dans ses foyers et placé sous surveillance policière, le général Fournier ne paraîtra plus sur un champ de bataille.

Lors de la deuxième Restauration, il intrigue auprès de Louis XVIII pour obtenir le poste d'inspecteur général de la cavalerie. Le roi lui donne satisfaction. Il s'est pris de sympathie pour cet étrange officier général qui clame à tout vent sa haine de l'ex-Empereur. Il fait de l'ancien sans-culotte un chevalier de Saint-Louis et lui permet d'ajouter à son nom le patronyme de Sarlovèze, qui signifie « enfant de Sarlat ». Dans ses hautes fonctions, le général Fournier-Sarlovèze se fait encore remarquer par maintes excentricités. Le 18 janvier 1827, celui qui fut l'un des personnages les plus extravagants de l'épopée impériale meurt à Paris, dans son lit, à l'âge de cinquante-trois ans.



* Lors du passage de la Bérézina, Fournier-Sarlovèze jouera une fois de plus, à la tête de ses cavaliers, un rôle clef : l'Empereur ne l'en chassera pas moins de l'armée l'année suivante.

Un prisonnier qui a du panache

Après son altercation avec l'Empereur à Fulde, le 26 octobre 1813, Fournier est arrêté et remis entre les mains d'un colonel de la gendarmerie d'élite qui doit l'emmener à Mayence où siège le grand prévôt de l'armée. En cours de route, la voiture, escortée par un peloton de gendarmes, est attaquée par un parti de cosaques. Un gendarme est tué. Alors, sautant de voiture, Fournier s'empare du sabre et du cheval du mort et, entraînant derrière lui le peloton d'escorte, charge furieusement les cosaques et les met en fuite. Puis, abandonnant son cheval et ayant rendu son sabre, Fournier remonte dans sa calèche et jette au cocher : « En avant, à Mayence ! »

La mansuétude de l'Empereur

Il faut reconnaître à Napoléon une certaine longanimité à l'égard du comportement de Fournier. Ce dernier, qui ne se prive pas de clamer à tous les vents sa haine pour l'Empereur, pousse cependant l'effronterie jusqu'à lui adresser des lettres qu'il termine ainsi : « Je vous conjure, Sire, de me permettre d'aller me jeter à vos pieds et lire dans vos yeux l'expression de votre auguste bienveillance. Les sentiments qui agitent mon cœur n'échapperont pas à vos regards »... Napoléon, qui sait à quoi s'en tenir sur ces accès d'humilité, consentira pourtant à nommer Fournier baron, puis comte d'Empire, et à le faire chevalier puis commandeur de la Légion d'honneur, après, il est vrai, maintes et maintes suppliques de l'intéressé qui, s'il détestait l'Empereur, ne dédaignait pas pour autant ses faveurs.